

IMC Lille – 7 janvier 2014 – « Dieu », à partir de notre parcours jusqu'ici

Le problème quand on aborde la question de Dieu, est que l'on a le sentiment de savoir de quoi on parle. Après tout, tous les dictionnaires donnent une ou des définitions du mot « dieu ». Et puis il y a notre héritage chrétien, il y a les livres de théologie, de catéchisme...

Mais rappelons-nous la célèbre phrase de Pascal : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants... Dieu de Jésus-Christ... »
Blaise Pascal, " Le mémorial " (<http://www.bibleetnombres.online.fr/memorial.htm>)

En fait quand je parle de Dieu, je ne sais jamais très bien de quoi, de qui, je parle. C'est avec beaucoup de sagesse que les juifs évitent de prononcer son Nom. Il dépasse toujours de beaucoup, il fait éclater tout ce que je peux dire de lui, tous les discours, toutes les images que je peux produire pour le représenter.

En gardant cela en mémoire, nous allons faire ici un exercice de « ressourcement », bien dans la ligne du Concile Vatican II, revenant à l'Ancien Testament pour y repérer quelques uns des multiples visages de Dieu qu'il propose, et la manière dont il prépare la compréhension de Jésus.

Entre tous ces « visages », nous trouverons beaucoup de connexions, mais aussi, quelquefois, de fortes oppositions. C'est que pour parler de Dieu, pour exprimer le mystère, on est obligé d'employer des antinomies, ou, si vous préférez, des contradictions. Prenons un petit exemple : selon une démarche classique en théologie, on ne peut se contenter de dire : « Dieu est bon ». Il faut dire :

- a) Dieu est bon
- b) Dieu n'est pas bon (au sens où nous pouvons le concevoir)
- c) Dieu est « plus que bon » ou « super-bon »

Enfin – faut-il le préciser ? – avec les sept points de cet exposé, nous n'aurons pas fait le tour de la question. Il faudrait en particulier relire les psaumes, ou les écrits de sagesse, etc. etc.

1. Le Dieu d'Abraham (Dieu des pères)

Il est toujours un peu aléatoire de dater les traditions et les textes bibliques, mais, chez les hébreux, cette vision de Dieu est peut-être la plus ancienne.

C'est un Dieu proche, Dieu non pas d'un lieu, comme on en trouvait dans toutes les civilisations avoisinantes, mais d'une personne : « Dieu d'Abraham », « Dieu d'Isaac », etc. C'est le Dieu qui apparaît dans la Genèse, à partir du ch. 12. On le retrouvera dans la scène du buisson ardent (Ex 3) : « je suis le Dieu de tes pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

C'est le Dieu d'une personne et de sa famille (cf. la généalogie de Jésus au début de l'Évangile de Matthieu) ; on pourrait parler, en divers sens, de la « familiarité » de Dieu. C'est un Dieu de l'itinérance, qui se déplace avec son fidèle et aussi qui le met en route : « le Seigneur dit à Abram : quitte ton pays... »

C'est un Dieu qui se fait voir, qui apparaît à son fidèle, alors même que bien d'autres textes affirmeront qu'on ne peut voir Dieu sans mourir.

C'est un Dieu qui accorde sa « bénédiction », ce qui, en hébreu, signifie bien plus que « dire du bien » : c'est le don de la vie, de la fécondité, de la prospérité... Et cela, au bénéfice d'Abraham

et des siens, mais déjà avec une visée universelle : « Par toi se béniront tous les clans de la terre. »

Sa proximité, son « accessibilité » se font incroyables dans la fameuse scène de l'apparition au chêne de Mambré (Gn 18, qui a été illustrée par l'icône d'Andreï Roublev) : on voit Dieu, sous la forme de trois personnages, venir à Abraham et Sarah pour leur promettre la naissance d'un fils, « car rien n'est impossible à Dieu » ; puis vient un dialogue surprenant. Apprenant que Dieu s'oriente vers Sodome pour châtier ses habitants, Abraham négocie comme un marchand de tapis pour l'empêcher de déclencher une catastrophe si l'on peut au moins trouver quelques justes dans la ville. L'homme qui fait la morale à Dieu !!!

Mais surtout le Dieu d'Abraham se manifeste par la promesse unique et triple qu'il fait dès Gn 12 et dont les trois harmoniques seront souvent reprises jusqu'à la fin du Pentateuque :

- Promesse de fécondité : une descendance innombrable comme les étoiles du ciel et une lignée qui deviendra par la suite la dynastie de David.
- Promesse d'un territoire : paradoxale, puisqu'Abraham vivra essentiellement comme nomade et que, même à la fin du Pentateuque, Israël ne sera pas encore entré en Terre Promise
- Promesse de la relation, présence, alliance, protection : « je serai avec toi ! »

Rappelons – il est important de le souligner – que ces promesses qui forment la trame du Pentateuque ne seront que bien partiellement réalisées à la fin de la Torah. Ainsi le lecteur croyant se trouve-t-il impliqué dans une histoire, un cheminement qui continue.

Quand viendra le Nouveau Testament, nous retrouverons ce thème de la promesse faite à Abraham, par exemple en Lc, dans le Magnificat et le Benedictus...

Jésus mettra en évidence la providence toute paternelle de Dieu, par exemple dans le Sermon sur la Montagne. Mais surtout avec lui nous passerons du « Dieu des Pères » au « Dieu Père ». Un thème déjà présent ici ou là dans l'AT, mais va désormais prendre un nouveau sens.

2. Le Dieu de Moïse (événement fondateur : Exode et Alliance)

L'Exode rapporte « l'événement fondateur » du peuple d'Israël. Que signifie cette expression ? Elle signifie que quelque chose est arrivé dans l'histoire, quelque chose qui, quelle que soit au départ la réalité des faits, a été à l'origine de toute la vie d'Israël. C'est comme une naissance, comme une création. Et tous les aspects de la vie du peuple seront reliés à cet événement par l'intermédiaire de multiples réalités symboliques : discours oraux ou écrits, commandements d'ordre éthique ou d'ordre liturgiques, temps et lieux de célébrations, responsabilités des uns et des autres.

Dans cet événement, Dieu s'est fait connaître. Dans la scène du buisson ardent, à Moïse qui lui demande son nom, Dieu répond : « SUIS QUI SUIS », Nom mystérieux qui peut signifier que Dieu est inconnaissable (car ce n'est pas une réponse), ou qu'il est vraiment, intensément, présent, ou qu'il se révélera dans son action (car le verbe hébreu peut se traduire par un futur aussi bien que par un présent). Et cette action a essentiellement deux aspects.

Dieu se fait connaître en faisant sortir Israël d'Égypte. Il est le Dieu qui libère de la servitude, et même de la mort, car au passage de la Mer, Israël se trouve dans une impasse totale, pris en étau entre la mer et les armées de Pharaon. Et c'est par pure grâce, de façon totalement inattendue et imméritée, que Dieu retourne la situation et lui donne de vivre : « aujourd'hui vous verrez le salut que le Seigneur fera pour vous ; vous n'aurez rien à faire ! » Libéré,

Israël aura désormais pour règle de ne pas se faire à nouveau esclave (cf. l'idolâtrie ou la loi du Sabbat) ni esclavagistes (cf. la loi sur les immigrés).

Dieu se fait connaître en accordant à Israël son alliance, qui lui donne les moyens de vivre dans la durée, et de vivre uni à son Dieu, source de vie. Ce sont toutes les institutions d'Israël, qu'elles soient d'ordre éthique (le Décalogue et toutes les lois) ou cultuel (le temple et tout ce qui concerne le culte). Chacune de ces institutions a un rôle fonctionnel : c'est un moyen pour vivre bien, et un rôle symbolique : c'est un lien à l'événement fondateur et au Seigneur lui-même. La « Torah », en particulier, au sens précis de « loi » ou désignant plus largement l'ensemble du Pentateuque, est perçue comme un don merveilleux du Seigneur et un lien avec lui, témoin le Psaume alphabétique 119 (118) qui n'est qu'un long éloge de la Parole de Dieu.

Ce récit de fondation, ou de création, ne fait pas dans l'idéalisation ou dans l'illusoire. Au beau milieu des textes d'alliance (Moïse au Sinai) se situe l'épisode du veau d'or : le refus de l'alliance par l'homme fait partie du récit d'origine (comme en Gn 3). Refus de l'alliance par l'homme, pardon et relance de l'alliance par Dieu. Dieu exigeant, certes, mais Dieu qui donne et qui pardonne.

Dans le Nouveau Testament, les échos de ces textes fondateurs sont innombrables. Jésus est plus d'une fois situé comme le nouveau Moïse. Le nom même de « Jésus » signifie « YHWH sauve » et dans l'Évangile de Jn, il s'attribue le Nom divin « JE SUIS ».

Sous l'action de l'Esprit Saint, la mort et la résurrection de Jésus seront comprises comme le nouvel événement fondateur, la Pâque et l'Alliance nouvelles et définitives : Dieu, qui avait choisi un peuple dans la première alliance, choisit de nouveau un peuple dans l'événement Pâque-Pentecôte, et c'est encore en vue du salut de l'humanité entière.

3. Le Dieu de David (le Messie)

Le mot « Christ », qui deviendra comme le nom propre de Jésus, est d'abord la traduction de l'hébreu « Messie », « Celui qui a reçu l'onction », ce qui fait référence au principal rite du sacre du roi, en Juda ou en Israël. Dans ce rite, le roi est adopté par Dieu comme son fils, comme le dit le Ps 2 (moyennant quelques différences, c'est la reprise d'un rite égyptien). Ce roi est en quelque sorte le « lieu-tenant » de Dieu, dont on attend la « justice », le concept biblique de justice dépassant de beaucoup celui qui est le nôtre ; cf. par exemple Ps 85,12 « La Vérité germera de la terre, quand du ciel se penchera la justice. ». On attend encore de lui toutes sortes de bienfaits pour le peuple, les bienfaits énumérés dans le Ps 73 (72). Mais déjà ce Psaume, dont le titre désigne Salomon, décrit en fait un roi idéal ; en effet les rois qui siégeaient effectivement sur le trône, y compris les meilleurs tel Ezéchias, ont totalement ou partiellement déçu l'espérance qu'on fondait sur eux. Et l'on voit les oracles messianiques d'Is 7, Is 9 et Is 11 s'orienter vers le portrait du roi de l'avenir, qui répondra vraiment à cet espérance, et qui même la dépassera en étendant son règne partout et toujours !

Parallèlement à ce thème du roi humain court celui de la royauté (ou du règne, ou du royaume) de Dieu. En effet même s'il y a un roi sur le trône, à Jérusalem ou à Samarie, le véritable roi est le Seigneur comme en témoigne le récit de la vocation d'Isaïe (Is 6) : « ... mes yeux ont vu le Roi, YHWH Sabaot ! » Les « psaumes du Règne » proclament cette royauté de Dieu, royauté cosmique, qui assure la stabilité de l'univers (Ps 93 (92), 1-2 : « Le monde reste inébranlable. Ton trône tient bon... ». C'est aussi un Règne dont les bienfaits pour les hommes sont multiples ; voir en particulier le Ps 146. Ces bienfaits s'orientent tout particulièrement vers les malheureux, les handicapés, les accablés, les exclus, bref, vers les pauvres de toutes sortes...

On pourrait dire, sur ce thème du Messie, que Dieu s'y révèle comme le « Dieu du partenariat », le règne humain venant exprimer, ou préparer le règne de Dieu, ou venant collaborer avec lui. Avec le Nouveau Testament, ce partenariat prendra une tournure inouïe. Jésus proclame l'avènement du Règne de Dieu ; c'est le premier aspect de sa mission (cf. Mc 1,15) et les « signes et prodiges » qu'il accomplit sont exactement ce qu'annonçaient les psaumes du Règne. Mais d'autre part la question se pose : est-il le Messie attendu ? En Lc les anges donnent d'emblée la réponse dans la scène de la Nativité, mais on voit dans la suite qu'avant de répondre positivement il va falloir le long cheminement de Jésus avec ses disciples et le passage par la passion et la résurrection. Effectivement, Jésus sera crucifié comme « roi des juifs » et sa résurrection sera son « intronisation messianique » (Ac 2,36 : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié. »)

4. Le Dieu d'Aaron (Temple et culte)

Au cœur de toutes les religions se trouve une certaine réalité que l'on peut nommer le « sacré », le « saint » ou le « divin ». Sous toutes ses formes, et avec beaucoup de variantes, c'est toujours une réalité secrète, mystérieuse, inaccessible à l'intelligence humaine ; une réalité impressionnante, sinon terrifiante ; mais aussi une réalité éminemment bienfaisante et désirable... La religion consiste à bien se situer par rapport à ce sacré.

En Israël cette réalité est exprimée par un mot sémitique, qui sera ensuite traduit en grec et en latin, soit par « sacré », soit par « saint ». Un emploi très ancien et remarquable de ce mot est la vision d'Isaïe 6 que nous avons déjà citée « Saint, Saint, Saint le SEIGNEUR... » Une petite notation à la fin de ce même chapitre montre que dans la vision biblique, le « saint » n'est pas seulement le séparé, le mystérieux, mais, en premier lieu peut-être, la puissance vivifiante du divin : « En lui (*la dynastie de David, comparée à une souche*) est une semence de sainteté" (Is 6,13, hébreu).

Le « saint » trouve son lieu dans la liturgie : le sanctuaire est habité par la présence divine. Il impose des séparations, avec de multiples degrés de pureté/sainteté (aspect fort accentué au temps de Jésus). Mais il permet aussi la communication des dons divins. Au centre de la Torah, le livre du Lévitique est un haut lieu de toute cette réglementation liturgique. Cependant il ne faut pas oublier que le Lévitique aboutit au « Code de Sainteté » qui dépassera de beaucoup le cadre du rituel. C'est là que Jésus ira chercher le fameux commandement : « tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Lv 19,23)

Parmi les rites qui permettent de « gérer » le sacré, le principal (en Israël comme ailleurs) est certainement le sacrifice. Il est à comprendre, non pas comme une œuvre de mort, mais comme un don, une offrande, un cadeau. Le sacrifice est constamment menacé par une grave dérive, celle d'une religion quasi-commerciale où le fidèle fait passer un objet, si possible de grande valeur, dans le domaine du sacré, pour recevoir en retour un certain nombre de faveurs. C'est une vision quasi-commerciale de la religion, très répandue (en Israël comme ailleurs). Mais si l'on examine plus attentivement le sens que la Bible lui donne, il faut plutôt dire que le sacrifice est « un don à l'intérieur du don de Dieu », ce qui met l'accent sur la gratuité totale du don de Dieu, et sur l'esprit de gratuité qu'il veut nous voir adopter.

Jésus ne se situera absolument pas contre le temple ni les sacrifices, mais il dira leur caractère relatif : « C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice » (citation d'Os 6,6 en Mt 12,7) ; « l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne (le Garizim) ni à Jérusalem qu'on adorera, mais en Esprit et en vérité... » (Jn 4,23). Pour Jésus, la réalité liturgique est fort importante (ce qui explique son geste de « purification » du Temple, mais elle reste relative. Le seul absolu est l'amour qui vient de Dieu et la miséricorde envers mon prochain en difficulté.

Et surtout, le Nouveau Testament voit dans la mort de Jésus sur la croix un sacrifice (cf. les paroles de l'institution eucharistique ainsi que l'épître aux Hébreux), et même le sacrifice unique et définitif, ce qui suppose un retournement complet de la notion de sacrifice, puisque – humainement parlant – la mort de Jésus était exactement le contraire d'une action sacrificielle. Ici comme dans les autres domaines, l'Évangile nous demande un retournement, une conversion complète de notre façon de voir les choses.

5. Le Dieu du Serviteur (Exil, Second Isaïe)

Parmi les nombreux textes bibliques qui nous parlent de la grandeur de Dieu, il faut faire une mention spéciale de la seconde partie du livre d'Isaïe, qui date précisément d'une époque où le peuple de Dieu, était petit, humilié, anéanti. C'est la fin de l'Exil. Les déportés retrouvent espoir en reconnaissant l'action du Seigneur à travers la venue de Cyrus, l'empereur perse qui prend le pouvoir et va mettre fin à l'exil. Dieu n'est pas plus grand que ceci ou que cela ; plus grand que celui-ci ou que celui-là... il est « plus grand » tout court ! Dieu est incomparable...

Il est mystérieux, invisible : « Vraiment tu es un Dieu caché, Dieu d'Israël, sauveur... » (45,15)

Il n'y a pas de comparaison possible entre lui et les forces de la nature, dont il est le créateur : « Qui a mesuré dans le creux de sa main l'eau de la mer, évalué à l'empan les dimensions du ciel, jaugé au boisseau la poussière de la terre, pesé les montagnes à la balance et les collines sur des plateaux ? ... Il tend les cieux comme une toile, les déploie comme une tente où l'on habite... Levez les yeux là-haut et voyez: Qui a créé ces astres? Il déploie leur armée en bon ordre, il les appelle tous par leur nom.» (40,12.22.26)

Il n'y a pas de comparaison possible entre lui et les forces politiques. D'ailleurs le puissant Cyrus n'est que son instrument : « Toutes les nations sont comme rien devant lui, il les tient pour néant et vide... Il réduit à rien les princes, il fait les juges de la terre semblables au néant... Ainsi parle le SEIGNEUR à son oint, à Cyrus dont j'ai saisi la main droite, pour faire plier devant lui les nations et désarmer les rois, pour ouvrir devant lui les vantaux, pour que les portes ne soient plus fermées. » (40,17.23 ; 45,1)

Il n'y a pas de comparaison possible, évidemment, entre lui et les dieux fabriqués que sont les idoles : « A qui comparer Dieu, et quelle image pourriez-vous en fournir ? Un artisan coule l'idole, un orfèvre la recouvre d'or, il fond des chaînes d'argent. Celui qui fait une offrande de pauvre choisit un bois qui ne pourrit pas... Ils sont inconscients ceux qui transportent leurs idoles de bois, qui prient un dieu qui ne sauve pas... » (40,18-20 ; 45,20) Cf. aussi la critique des idoles dans le Ps 115 (113b).

Et c'est justement à cause de cette grandeur, de cette puissance formidable que Dieu est en mesure de nous sauver. Là précisément réside la Bonne Nouvelle ! « Voici le Seigneur YHWH qui vient avec puissance, ... Tel un berger il fait paître son troupeau, de son bras il rassemble les agneaux, il les porte sur son sein, il conduit doucement les brebis mères... » (40,10-11)

Donc, pas de comparaison possible entre le Seigneur et aucune créature, mais surtout ce qui fait qu'il est radicalement différent de nous, plus encore que sa puissance, c'est sa capacité de pardon, sa miséricorde : « Que le méchant abandonne sa voie et l'homme criminel ses pensées, qu'il revienne au SEIGNEUR qui aura pitié de lui, à notre Dieu car il est riche en pardon. Car vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, oracle du SEIGNEUR. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sont élevées mes voies au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées... » (Is 55,7-9)

Le Seigneur se révélera encore à travers la figure singulière du « Serviteur ». On ne sait pas très bien quel personnage, ou plutôt quels personnages, ce vocable désignait au temps du Second Isaïe (Israël ? le prophète ? le roi ?), mais ce qui est clair, c'est qu'en lui se manifeste la manière surprenante dont le Seigneur accomplit son œuvre de salut et la mission douloureuse et grandiose de son Elu : « Voici que mon serviteur prospérera, il grandira, s'élèvera, sera placé très haut (des termes qui, normalement, s'appliquent à Dieu)... il n'avait plus figure humaine, et son apparence n'était plus celle d'un homme... Homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas. Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé... Il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous rend la paix est sur lui... » (Is 52,13 ... 53,5).

Faut-il préciser que le Nouveau Testament a reconnu dans ces paroles mystérieuses Jésus et l'aventure pascale ?

6. Le Dieu de la création

Les récits du début de la Genèse ne peuvent pas être compris dans leur juste sens et appréciés pour leur beauté si on les compare – comme cela arrive trop souvent – aux recherches scientifiques sur l'origine de l'univers et de l'homme. Ils sont d'une autre époque et d'un autre genre. Leur « background » culturel se trouvera plutôt dans les mythes de création des pays voisins d'Israël, en particulier ceux de la Mésopotamie. Quand on les lit ainsi, la nouveauté radicale du message Biblique sur Dieu, sur le monde et sur l'homme saute aux yeux. Pour ne parler que de la façon de voir Dieu, qui nous occupe ici, tandis que les mythes païens nous montrent des dieux multiples, sexués, mortels, guerriers... alors qu'ils nous les dépeignent avec un maximum de détail destinés à leur donner un caractère redoutable... le premier chapitre de la Genèse ne décrit absolument pas Dieu. Le texte se contente de ceci : Dieu dit, et cela est. « Que la lumière soit ! et la lumière fut. » Cette simplicité extrême du discours exprime on ne peut mieux la toute-puissance de Dieu et sa transcendance par rapport à sa création. Parce qu'il est tout puissant, parce qu'il n'a pas besoin de serviteur. Le Dieu de la Bible crée de façon absolument gratuite. Rien d'intéressé dans sa démarche.

Dieu se fait connaître aussi à ses œuvres. Non pas parce qu'il serait, comme les divinités païennes, imaginé à partir de modèles naturels (il est d'ailleurs interdit de faire des images de Dieu), mais parce qu'il se révèle dans son action, dans la beauté de son œuvre : « et Dieu vit que cela était bon... » (et même « très bon » quand il s'agit de l'être humain). Cf. le Ps 19 (18) « les cieux racontent la gloire de Dieu... »

On dit souvent que Dieu est le « Tout autre » formule qui ne manque pas d'intérêt, mais qui n'est pas biblique (en fait elle vient de l'hindouisme). Dans la Bible, la relation de Dieu à l'homme est d'emblée très forte : Dieu est le modèle, l'être humain est l'image (et non pas l'inverse !) A l'image de Dieu, l'être humain est créé être de relation (*homme et femme il les créa*) ; il est créé seigneur (*pour dominer*).

Il y aurait encore énormément à dire sur la conception de Dieu à travers les récits de création (ceux de la Genèse et les autres). Pour l'instant ajoutons seulement ceci : le Dieu créateur est un Dieu qui responsabilise. Dans le premier récit, il crée l'homme seigneur (pour domine sur les autres créatures). Dans le deuxième récit le sens de la présence, dans le jardin, de l'arbre de la connaissance du bien et du mal est de montrer la liberté de l'homme, sa capacité de choix, sa responsabilité.

Dans le Nouveau Testament, St Paul verra en Jésus le nouvel Adam, l'homme véritable, prototype de l'humanité. Il ira même plus loin en affirmant dans l'hymne aux Colossiens que Jésus est à la fois la première des créatures et celui par qui tout est créé, c'est à dire le créa-

teur. Le même thème atteindra son sommet au début de l'Évangile de Jean, où Jésus est identifié à la Parole créatrice : « Au commencement était le Verbe... tout fut par lui... »

7. Le Dieu de Job (Dieu devant la souffrance)

Dans l'histoire de Job, un conte théologique datant de plusieurs siècles avant le Christ, mais un récit d'une étonnante modernité, plus que jamais, Dieu apparaît dissimulé au sein d'un mystère impénétrable. Il ne se comporte absolument pas comme l'imaginent ceux qui se disent ses amis les plus fidèles. On attend de lui qu'il sanctionne les actions des hommes, récompensant ceux qui font le bien et punissant ceux qui font le mal ; et c'est ce que proclame inlassablement la théologie. Mais bien souvent l'expérience montre exactement le contraire ! D'où la théodicée, « procès de Dieu »

Sans même qu'il s'en rende compte, au milieu de l'épreuve qui le frappe et lui fait presque perdre la raison, Job témoigne d'une certaine vision de Dieu :

Le Dieu de la gratuité : ses réactions montrent que, contrairement aux accusations de Satan, c'est « pour rien » que Job est attaché au Seigneur.

Le Dieu de la vérité et de l'exigence : Jamais Job n'emploiera la « langue » de bois pour trouver une solution facile à l'épreuve que traverse sa foi.

Le Dieu de l'homme debout : Job « craint » Dieu, selon le langage de l'AT, mais il n'a pas peur ! Il se dresse devant le Seigneur pour lui dire ce qu'il estime juste.

Le Dieu de l'espérance : Bien que sa foi connaisse des hauts et (plus souvent) des bas, l'espérance de Job renaît toujours et atteint un sommet de gratuité : « je verrai Dieu », Dieu pour Dieu !

Au contraire de Job, ses amis croient connaître Dieu et prétendre le défendre... Ce sont eux, ces théologiens patentés, qui sont dans l'erreur.

Notons encore que Job ne fait pas partie du peuple de Dieu, dont il n'est pas question dans le livre. Dieu est ici le Dieu de tout homme qui souffre.

L'épreuve de Job, qui n'est encore qu'une fiction, une sorte d'hypothèse d'école – même si elle est d'un très grand réalisme – annonce celle de Jésus, personnage bien réel. Il sera, lui le véritable juste souffrant, dont l'amour « pour rien » (c'est à dire gratuit) répondra à la haine « pour rien » (c'est à dire absurde) du monde : Jn 15,25.

Pour conclure...

Il n'est pas difficile d'établir des connexions entre les différentes images de Dieu que nous venons de parcourir et les différentes demandes du « Notre Père » :

- « Notre Père » cf. Abraham ;
- « qui es aux cieux » cf. le Second Isaïe ;
- Que ton Nom soit sanctifié ; cf. la sainteté et le culte ;
- Que ton Règne vienne ; cf. le Messie et le Règne de Dieu ;
- Donne nous aujourd'hui notre pain... cf. la création ; et aussi l'Exode (la manne) ;
- Pardonne-nous nos offenses... cf. pendant l'Exode, le veau d'or ;
- Ne nous soumet pas à la tentation, mais délivre nous du mal ; cf. Job.